

Heiss identifies three causal factors for the demand among social and political elites for more and better schooling: the *Verrechtlichung*, i.e. the increasing rule of law in social life; the *Verwissenschaftlichung*, i.e., the penetration of modern life by scientific thought; and *Professionalisierung*, i.e., the growing importance of professional training for positions in public or governmental bureaucracies. It was by pursuing these avenues that members of the Austrian nobility could escape the whims of their absolutist rulers who, in conjunction with the power of the Catholic church, could otherwise control their loyalties through the granting or withholding of favours, such as patronage appointments to public offices.

The link between Heiss' study and Canadian history is Lawrence Stone, who, in his research of the educational revolution in England (1560-1640), established the foundation for Heiss' arguments. Pursuing this line of research might shed new light on Canada's early social and political history when the English influence on Canadian education was particularly strong.

Within the European context, this book certainly has its place, especially in view of the search for a common basis for a new European education system. An examination of the educational histories of the member states of the European community might identify common elements and patterns on which new traditions can be built. Non-European readers, on the other hand, will find many of the papers to be of only marginal interest, given the comparatively narrow focus of the majority of its contributions.

Werner Stephan

The University of Saskatchewan

Nicole Laurin, Danielle Juteau, et Lorraine Duchesne. *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970.* Montréal, Le Jour, Editeur, 1991. 424 p.

Dès la page couverture, l'ouvrage plaît, agrémenté de la très belle illustration de Jean-Paul Lemieux. Puis, petit à petit, on s'imprègne de la démarche fort ambitieuse des auteures de cet ouvrage passionnant. Audacieuse, cette entreprise est presque démentuelle à première vue, soit reconstituer le travail des religieuses au Québec pour une période s'échelonnant sur près de trois-quart de siècle. Pour ce faire, il fallait constituer un fichier de plusieurs milliers de religieuses de différentes communautés, avec les difficultés d'échantillonnage que cela comporte, les données manquantes, sans compter l'art de se faire ouvrir les portes etc.

L'ouvrage se divise en treize chapitres. Les quatre premiers relatent les difficultés et les péripéties, les joies et les frustrations qu'ont connues les membres de l'équipe dans leur recherche de ce monde oublié des communautés religieuses. Les autres chapitres abordent la structure et l'évolution de la main-d'oeuvre religieuse, les entrées et les sorties, l'origine ethnique et familiale, l'origine de classe et l'origine socio-géographique des re-

ligieuses. Le volume se termine par un examen de la scolarisation des futures religieuses.

Il est rare, dans ce genre d'ouvrage scientifique, que l'on se permette de nous décrire tout le processus allant de la demande de subventions aux divers imprévus, en passant par toute la gamme des réactions complexes à la réception de la lettre annonçant enfin l'heureux événement, avoir une subvention, mais aussi l'immense responsabilité qui pèse ensuite sur les épaules des heureuses bénéficiaires de cette manne si convoitée. Quiconque a vécu la fébrilité de cette période fort chargée de nos vies universitaires et qui a aussi connu la joie de la réponse positive, ne peut que vibrer à la partie de l'ouvrage illustrant ici la pré-production, pour employer ici un langage cinématographique. La pudeur que l'on a parfois à parler de certaines étapes plus difficiles ou imprévues du processus de recherche est ici totalement absente. Et heureusement!

Le chapitre racontant les méandres de la cueillette de données est lui aussi fort intéressant et très divertissant en un sens, quoique par moment on vive nous aussi, pauvres spectateurs, les affres des ruses et aléas de tout processus de cueillette de données avec ses périodes de lassitude mais aussi de grande joie lors de découvertes imprévues. Personnellement, j'ai fort apprécié cette partie de l'ouvrage que peu de livres nous offrent, c'est-à-dire les coulisses de l'exploit. Car il s'agit bien d'un exploit, celui de reconstituer une sociologie des religieuses à travers des archives qui sont éparpillées sur tout le territoire de la

province, véritable travail de bénédictines! D'ailleurs l'équipe de recherche est tellement imprégnée de cette atmosphère que même le niveau de langage adopté entre elles lors du travail de cueillette de données est teinté par les usages et titres en vigueur selon les coutumiers des communautés étudiées.

Même les parties méthodologiques sont intéressantes grâce à la vivacité du rythme d'écriture, la passion sous-jacente de ces chercheurs à l'affût de ce «monde oublié.» Certaines parties représentent sans contredit un exemple pour des étudiants et étudiantes s'initiant à la méthode scientifique. En effet, les premiers chapitres constituent des pièces d'anthologies à mettre dans un ouvrage sur les méthodes de recherche en sciences sociales. Si on y présente les dessous d'une recherche, on découvre aussi les moments de grâce où un dépôt d'archives dans lequel on vient de passer des jours et des jours à transcrire, supputer de nombreuses données parfois fastidieuses et pénibles à transcrire, nous dévoile des données fantastiques, inédites et passionnantes. Même la présentation de nombreuses statistiques n'est pas lourde parce que l'information est synthétisée, et surtout limitée à l'essentiel, ce qui est rare dans les ouvrages scientifiques, surtout lorsque le travail de recherche s'est échelonné sur une longue période. Il est en effet si tentant de vouloir tout montrer ce que l'on a trouvé!

L'on sait que depuis plusieurs années déjà, divers travaux tentent de mieux comprendre ce que furent les communautés enseignantes. Des travaux de Micheline Dumont de

1978, en passant par les classiques de Denault et Lévesque dès 1975, ceux de l'équipe de Nadia Fahmy-Eid et de Micheline Dumont, certains travaux émanant de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, les recherches de Guy Laperrière, ou, du côté des communautés masculines, celles de Paul André Turcotte ou encore Nive Voisine, sans oublier le très intéressant travail de la regrettée Marta Danylewycz, toutes ces recherches ont commencé à lever le voile sur le rôle et la place des communautés religieuses dans la société québécoise. Mais l'ouvrage de Nicole Laurin, Danielle Juteau, et Lorraine Duchesne, tout en poursuivant la lignée des travaux cherchant à réinterpréter, sans tomber dans l'apologétique, le rôle des communautés religieuses dans la société québécoise, va encore plus loin en replaçant l'oeuvre des religieuses dans sa dimension réelle: soit celle du travail.

Une des principales originalités de cette recherche est de considérer d'emblée l'oeuvre des religieuses (on concentre sur les communautés de femmes) comme du travail. Par exemple, on sait comment la prise en compte du travail domestique des femmes éclaire une face cachée, parce qu'entre autre non rémunérée, de la force de travail dans nos sociétés industrialisées. Ici, la démonstration est encore plus éloquente compte tenu du gouffre existant entre d'une part l'importance des religieuses dans notre inconscient collectif, mais d'autre part notre méconnaissance de la mesure exacte de leur travail. Jamais à ma connaissance avant cet ouvrage, nous ne pouvions soupçonner que la main-

d'oeuvre religieuse représentait globalement entre 10% et 14% de la main d'oeuvre féminine travaillant hors du foyer et ceci, du début du siècle à 1950 (p. 229-30). En outre,

Par exemple, parmi les femmes de trente cinq à quarante quatre ans, la force de l'âge, on constate qu'en 1931, pratiquement *une travailleuse sur trois* est une religieuse, et à peu près *une sur cinq* en 1941 et 1951 (p. 233). [Le souligné est de nous].

La mise en parallèle du travail des religieuses avec celui des laïques donne une nouvelle dimension aux rapports entre la «société civile» (si je puis me permettre cette analogie) et le monde des communautés. Elle nous permet de mesurer la dimension sociale fort importante de cette immense force de travail constituée par les religieuses enseignantes, hospitalières, contemplatives, reponsables du service au clergé, etc...

Autre intérêt de l'ouvrage, la mise en relation des phénomènes entre eux, la compréhension des relations sociales, objet de toute sociologie, quel que soit son cadre d'analyse spécifique. Entre autres, les relations Église-État, que certaines des auteures avaient déjà abordées dans d'autres écrits, sont explicitées avec beaucoup de finesse. De plus, la dialectique Église-famille dans le recrutement des communautés est fort pertinente et très bien explicitée, comme d'ailleurs les relations laïques-religieux.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur chacun des chapitres. Je vous laisse le plaisir de découvrir l'immense

richesse qui s'y trouve et surtout le plaisir d'une lecture passionnante en attendant avec impatience la suite des ouvrages à venir qui éclaireront d'autres facettes de cette sociologie fort

pertinente et essentielle des religieuses au Québec.

Thérèse Hamel
Université Laval